



F S S P X



# Le Carillon

“Instaurare omnia in Christo”

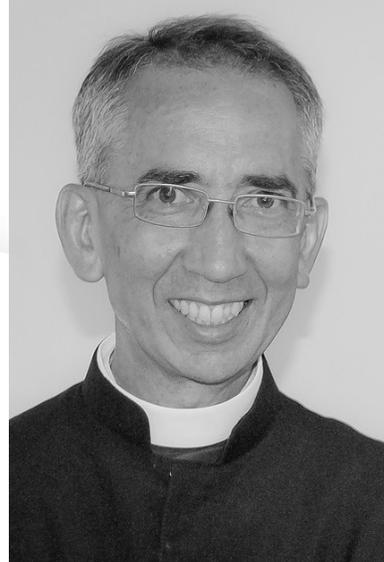
## La vertu de force

Qu'est-ce que le martyre ?

Le martyre de Noël Chabanel

Le rêve de Malumbé

# Éditorial



Chers lecteurs,

« Ne craignez pas ! »

La vertu de force est l'une des quatre grandes vertus cardinales. Cela signifie qu'elle aide chaque vertu à exercer ses actes, surtout quand cela devient ardu. C'est l'objet même de cette grande vertu : le bien ardu ou difficile. Et son acte suprême, c'est le martyre.

Nous savons tous par expérience personnelle qu'un simple acte de charité (juste un sourire parfois), un acte d'humilité (par exemple seulement pour dire « Pardon ! »), de patience, de contrôle de notre curiosité ou de notre appétit peuvent être difficiles. C'est à ce moment-là que le courage s'enclenche. « Vas-y ! Avec la grâce, tu peux le faire ! »

La force morale s'attaque aussi à la peur, en particulier la plus grande de toutes les peurs, la peur de la mort, « parce que la peur des dangers de la mort a le plus grand pouvoir de faire reculer l'homme du bien de la raison » (saint Thomas d'Aquin). Et tout comme la civilisation chrétienne produit la paix intérieure et sociale, grâce à l'ordre, de nombreux systèmes modernes font exactement le contraire, ils font vivre les gens dans la peur. Mentionnons simplement la franc-maçonnerie, le communisme et l'islam. La peur est une caractéristique commune de ces derniers quand vous les regardez de près. Ils gouvernent par la peur.

Le mystère de la Croix, le saint sacrifice de la Messe bien compris ont toujours donné des forces aux âmes, surtout devant la peur de la mort : amour pour amour, sacrifice pour sacrifice. Mais enlevez de la Messe la spiritualité de la croix - ce qui a été hélas fait avec la réforme liturgique -, et vous donnez un coup quasi mortel à la vertu de force ; et alors, la peur, le respect humain prennent le dessus. Les ennemis de Notre-Seigneur le savent trop bien. Mieux vaut corrompre que de martyriser, pensaient-ils.

« Tertullien disait avec raison que le sang des martyrs enfantait des chrétiens. Il est décidé dans nos conseils que nous ne voulons plus de chrétiens, ne faisons donc pas des martyrs, mais popularisons le vice dans les multitudes. Qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent. Faites des cœurs vicieux, et vous n'aurez plus de catholiques. » (Mgr Delassus)

C'est pourquoi il y a un sacrement qui correspond à cette vertu cardinale de la force : c'est le grand sacrement de la confirmation, qui nous fortifie précisément pour les batailles de la vie, c'est-à-dire les batailles pour la pratique de toutes les vertus, pour garder l'état de grâce à tout prix, jusqu'au martyre, si Dieu le veut. Je suis convaincu que l'une des causes de l'incroyable débilité et de la faiblesse de nos catholiques modernes est due au fait qu'après Vatican II, le sacrement de la confirmation a été touché aussi soit en changeant la matière ou la forme, soit en retardant son administration à la fin de l'adolescence.

Avec le Prophète, que cette prière ancienne soit chaque jour sur nos lèvres et dans notre cœur pour pratiquer cette vertu majeure dont nous aurons encore plus besoin si la crise s'aggrave : « Ô mon Dieu, venez à mon aide ! »

A handwritten signature in black ink that reads "Abbé Daniel Couture". The script is cursive and elegant.

M. l'abbé Daniel Couture  
Éditeur

**Directeur de publication :**  
Abbé Daniel Couture, fsspx

**Choix des articles :**  
Abbés Daniel Couture et Roger Guéguen

**Impression :**  
Copy Express, 920 ouest, Rue Sherbrooke, MTL

La revue se fait sous la supervision du supérieur de district, l'abbé Daniel Couture.

**Le Carillon**  
Centre Saint-Joseph  
1395 Rue Notre-Dame  
Saint-Césaire, QC, J0L 1T0  
450 390 1323

Les fidèles peuvent se procurer la revue Le Carillon sur la table de presse de leur chapelle ou sur le site [www.fsspx.ca](http://www.fsspx.ca). Pour participer aux frais, n'hésitez pas à déposer votre obole dans le tronc de la procure de votre chapelle.

## Sommaire

Éditorial : Abbé Daniel Couture, fsspx 2

## Regards sur...

- Peut-on trouver de véritables martyrs en dehors de l'Église catholique ?  
*Abbé Jean-Michel Gleize* 4
- La vertu de force  
*Action Familiale et Scolaire* 8
- Justice immanente 13
- Le martyr de Noël Chabanel 15

## Vie spirituelle

- Avec le Christ dans les Prisons de Chine  
*Rose Hu* 20
- Le rêve de Malumbé  
*Père Verreet* 22
- Commentaire moral et mystique de la Sainte Écriture  
*Dom de Montléon* 24

# Le Carillon

“Instaurare omnia in Christo”

## Offrande suggérée : 3\$

Votre contribution est appréciée. Pour ceux qui désirent recevoir la revue par la poste, des frais de 25\$ s'appliquent pour l'année. Merci de vous inscrire auprès du Centre Saint-Joseph (bordereau d'abonnement en page 32).

**Abonnement pour l'Europe :** 60 euros/an

## Actualités

- Toutes les deux heures, un chrétien est éliminé  
FSSPX.Actualités 29
- Asia Bibi sort de son silence  
FSSPX.Actualités 29

## Q&R : Questions & Réponses

- Est-il permis d'aller se confesser pendant la messe dominicale ? 31
- Est-il permis d'aller aux toilettes pendant la messe dominicale ? 31

## Renseignements

- Liste des chapelles du Québec 32
- Bordereau d'abonnement à la revue 32

# Le Martyre

Peut-on trouver de véritables martyrs en dehors de l'Église catholique ?

---

Par Abbé Jean-Michel Gleize

---

1. « De la même façon que l'effusion du sang des martyrs est devenue semence de nouveaux chrétiens dans l'Église des débuts, aujourd'hui, le sang de si nombreux martyrs appartenant à toutes les Églises devient semence de l'unité des chrétiens. Les martyrs et les saints de toutes les traditions ecclésiales sont déjà une seule chose dans le Christ ; leurs noms sont écrits dans le martyrologe de l'Église de Dieu. L'œcuménisme des martyrs est une invitation, adressée à nous ici et maintenant, à parcourir ensemble le chemin vers une unité toujours plus pleine<sup>1</sup>. »

2. Si nous partons de cette idée que le martyre est un témoignage rendu à la profession de la vraie foi, nous devons en conclure qu'il ne saurait se rencontrer en dehors de l'unique société voulue par

Dieu où se professe la vraie foi, sous la direction du Magistère établi par Dieu. Saint Augustin résume cela en disant : « Un homme ne peut se sauver si ce n'est dans l'Église catholique. En dehors de l'Église catholique, il peut tout avoir, sauf le salut. Il peut avoir l'honneur (être évêque), il peut avoir les sacrements, il peut chanter l'*Alleluia*, il peut répondre *Amen*, il peut tenir l'Évangile, il peut avoir et prêcher la foi au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, mais jamais il ne peut trouver le salut si ce n'est dans l'Église catholique. [...] Il peut même répandre son sang, mais pas recevoir la couronne<sup>2</sup>. » Mais on objectera alors que saint Augustin parle précisément de tous ceux qui adhèrent à leur fausse religion en connaissance de cause et en rejetant explicitement la vraie Église : il s'agit des hérétiques et schismatiques formels. Il en irait différemment des âmes de bonne volonté, victimes d'une ignorance insurmontable et qui se trouvent hors de l'Église

<sup>1</sup> FRANÇOIS, *Discours à Sa sainteté Abuna Matthias I, patriarche de l'Église orthodoxe Tewahedo d'Éthiopie*, le 29 février 2016.

<sup>2</sup> SAINT AUGUSTIN, *Sermon au peuple de Césarée*, n° 6 dans PL 43/695.



sans faute de leur part.

3. Peut-on trouver de véritables martyrs en dehors de l'Église catholique ? Peut-il y avoir martyr dans une fausse religion, dans le schisme ou dans l'hérésie ? La réponse théologique la plus fiable et la plus autorisée se trouve dans le célèbre *Traité des canonisations* de Benoît XIV<sup>3</sup>, et la doctrine en est bien résumée par l'abbé Michel dans le *Dictionnaire de Théologie Catholique*<sup>4</sup>.

4. Le martyr ne se définit pas seulement par son élément matériel, c'est-à-dire par le fait qu'une personne soit mise à mort en haine de la foi catholique. Le martyr se définit d'abord et surtout par son élément formel, qui est l'exemple et le témoignage bien visible de l'héroïcité de la vertu de force. Un prêtre catholique peut bien être tué par des musulmans en haine du Christ et de la religion catholique : il y a là un fait matériel. Y a-t-il pour autant un martyr ? Pas encore. L'élément matériel est nécessaire, mais ne suffit pas. Il y faut encore l'élément formel : si l'on constate que ce prêtre était sérieusement attaché à sa foi catholique et a préféré endurer la mort plutôt que d'apostasier ou de faiblir dans la profession de la vraie religion, alors ce prêtre a posé un acte de force absolument héroïque, surnaturel et divin. Cet acte est surnaturel et divin, mais cela ne se voit pas directement. En revanche, ce qui se voit – et directement – c'est que cet acte a réclamé des ressources qui dépassent la mesure du commun des mortels : cet acte est héroïque, précisément en ce sens qu'il représente, chez celui qui le pose, quelque chose d'inexplicable naturellement. Il représente donc un miracle d'ordre moral et atteste par là une intervention de Dieu en faveur de la vraie religion.

5. Pour résumer les choses, soulignons cette idée importante, mise en relief par le Père de Poulpiquet dans son ouvrage classique d'apologétique<sup>5</sup> : comme tout miracle, le martyr consiste formellement non pas dans la réalité de l'effet accompli mais dans son mode physique ou moral de production, lequel est manifesté par l'examen des circonstances qui entourent la réalité de l'effet. Deux mêmes faits peuvent être matériellement identiques en tant

que faits, alors qu'ils seront pourtant formellement différents en tant que faits produits, c'est-à-dire en tant qu'effets. L'identité matérielle entre un acte de martyr et un acte qui n'est pas un martyr, mais qui y ressemble consiste en ce que dans les deux cas un croyant est mis à mort en haine de sa croyance. La différence formelle ne consiste pas seulement en ce qu'il y a dans le martyr la croyance vraie et la vraie religion et dans l'autre cas une croyance et une religion fausse ; il serait en effet possible que deux catholiques soient matériellement mis à mort en haine de leur foi, et qu'un seul accomplisse formellement l'acte d'un vrai martyr. Car, même dans ce dernier cas, la différence formelle consiste toujours, d'abord et avant tout, en ce que le martyr est un miracle moral et que ce miracle prouve que la foi du martyrisé est vraie et voulue par Dieu : le martyr est formellement un acte héroïque de la vertu de force, qui atteste la sainteté et donc la divinité de l'Église. En somme, ce qui fait la différence, c'est que le martyr ne peut pas s'expliquer par des motifs naturels.

6. L'héroïcité de la vertu n'est pas quelque chose de naturel. Elle est tout autre qu'une plus ou moins grande perfection naturelle, telle qu'elle peut se trouver partout ailleurs que dans l'Église. « Les martyrs », dit le Père de Poulpiquet, « réalisent à un degré éminent les vertus les plus rares et les plus difficiles dans les circonstances les moins favorables à leur développement »<sup>6</sup>. En effet, l'héroïcité de la vertu découle de la charité comme de son principe nécessaire et celui-ci ne se réalise par soi que dans la seule véritable Église. Ailleurs, il ne peut pas se réaliser, sinon par accident, c'est-à-dire non par le moyen de la religion fausse, mais en raison de grâces actuelles que le Saint-Esprit distribue comme il lui plaît, et qui peuvent toujours atteindre les âmes, en dehors de l'Église, mais malgré l'obstacle que représente la religion fausse. Et c'est pourquoi le martyr n'appartient par soi qu'à la vraie religion et à la vraie Église. En dehors de l'Église, on pourra observer tout ou partie de l'élément matériel du martyr, il y aura des gens qui seront mis à mort en haine de leur foi, mais cela ne suffit pas à constituer un martyr véritable. Et si l'on observe l'élément formel du martyr, celui-ci ne pourra pas découler de la religion fausse, qui y mettrait plutôt obstacle.

<sup>3</sup> BENOÎT XIV, *De servorum Dei beatificatione et de beatorum canonisatione*, livre III, chapitre 20.

<sup>4</sup> ABBÉ MICHEL, « Martyr » dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. X, 1ère partie, col. 233.

<sup>5</sup> PÈRE DE POULPIQUET, O.P., *L'Objet intégral de l'apologétique*, p. 85-86, *ibidem*, p. 154.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 154.

7. Le point litigieux soulevé par le propos de François est alors le suivant : Est-il possible qu'un hérétique ou un schismatique, voire un moderniste meure pour la vraie foi ? Et si oui, y aurait-il martyr ? Benoît XIV fait plusieurs distinctions<sup>7</sup>.

8. Le premier cas est celui d'un hérétique qui adhère en parfaite connaissance de cause à son hérésie et rejette le catholicisme. S'il est mis à mort en haine du Christ, il y a là un simple fait matériel ; mais formellement, il ne peut pas y avoir chez cet hérétique formel un acte héroïque de la vertu de force, et il y aura tout au plus un acte naturel d'endurance ou de résignation. Car cet hérétique ne meurt pas pour le Christ, il meurt pour son hérésie qui est contraire à la volonté du Christ. En effet, quand bien même cet hérétique préférerait mourir plutôt que de renier la divinité du Christ qui est un article de la vraie foi catholique, il ne meurt pas pour un article de la vraie foi. Il meurt pour ce que son hérésie a retenu de la vraie foi. « Bien qu'il meure pour une vérité », remarque Benoît XIV, « il ne meurt pas pour la vérité telle que la lui propose la foi catholique, puisqu'il en est privé ». Saint Thomas<sup>8</sup> enseigne en effet que celui qui abandonne un seul des articles de foi n'a déjà plus la vertu de foi, parce qu'il a répudié l'autorité de l'Église qui enseigne la foi. Il retient ce qui est de foi sans avoir la foi. Le martyr lui reste donc impossible.

9. Le deuxième cas est celui d'un hérétique qui n'adhère que matériellement à son hérésie, car il ignore le catholicisme sans faute de sa part. Un tel individu est supposé de bonne volonté et toujours disposé à croire tous les articles de foi, qui lui seraient proposés par l'autorité de l'Église, s'il avait connaissance de celle-ci. Ses dispositions intérieures ne s'opposent donc pas à ce qu'il obtienne le mérite du martyr. Cependant, l'acte qu'il accomplira, s'il est mis à mort en haine de la vérité de la foi catholique, ne peut pas être déclaré officiellement par l'Église comme un authentique martyr et proposé comme exemple aux fidèles. En effet, l'appartenance à une religion fausse laisse normalement présumer le refus ou du moins la négation de la foi catholique. Si une âme est dans l'ignorance invincible, cela doit se prouver. Or, cela

relève du for purement interne de la conscience, où les choses sont très difficiles à vérifier, à tel point qu'il reste toujours au moins un doute. L'Église ne s'en occupe pas et s'en tient seulement à ce qui se passe au for externe. Pour s'en tenir aux expressions consacrées de la théologie et du droit canonique, on dira qu'un hérétique ou un schismatique peut tout au plus être martyr aux yeux de Dieu (« *coram Deo* ») mais point aux yeux de l'Église (« *coram Ecclesia* »).

10. Le troisième cas est celui du schismatique formel, adhérant en connaissance de cause à son schisme. Il ne saurait être véritablement martyr, étant privé de la charité. Il pourra apparemment mourir pour la foi du Christ, mais ce sera de façon purement matérielle et infructueuse. Le quatrième cas d'un schismatique matériel se ramène à celui de l'hérétique matériel : il peut avoir la charité et mourir martyr, mais Dieu seul le sait et l'Église, ne le sachant pas, n'en dit rien.

11. Le propos de François réduit l'acte du martyr à sa dimension purement matérielle, et en référence à la croyance commune d'un hypothétique pur christianisme, qui ravale la spécificité doctrinale du catholicisme au rang d'une opinion non nécessaire. Et surtout, l'élément formel du martyr est totalement absent de la perspective du Pape. Il est vrai que cet élément formel s'accommode mal de l'œcuménisme, qui reste de toute façon fort peu apologétique.

12. Et les modernistes ? Benoît XIV n'en parle pas ! Mais saint Pie X en parle, et c'est pour nous dire que le modernisme n'est point catholique. Et si aujourd'hui les catholiques (quand ils ont voulu le rester) sont devenus modernistes, c'est pour avoir été abusés par les erreurs du Concile, que relaye encore la prédication des hommes d'Église. On peut donc assimiler (par analogie) la situation des catholiques dits conciliaires à celle des gens qui se trouvent certes dans l'erreur (et l'erreur grave car contraire à la foi catholique), mais de bonne foi. Il ne nous semble pas facile, dans ces conditions, de se prononcer pour savoir si un prêtre imbu d'œcuménisme, assassiné par des musulmans en haine du christianisme, au cours de la célébration de la nouvelle liturgie, a réellement accompli un acte de martyr, un acte héroïque de la vertu surnaturelle de force, témoignant en faveur de la vraie foi. Et il ne nous semble pas non plus évident qu'il convienne de déclarer publiquement et officiellement comme un

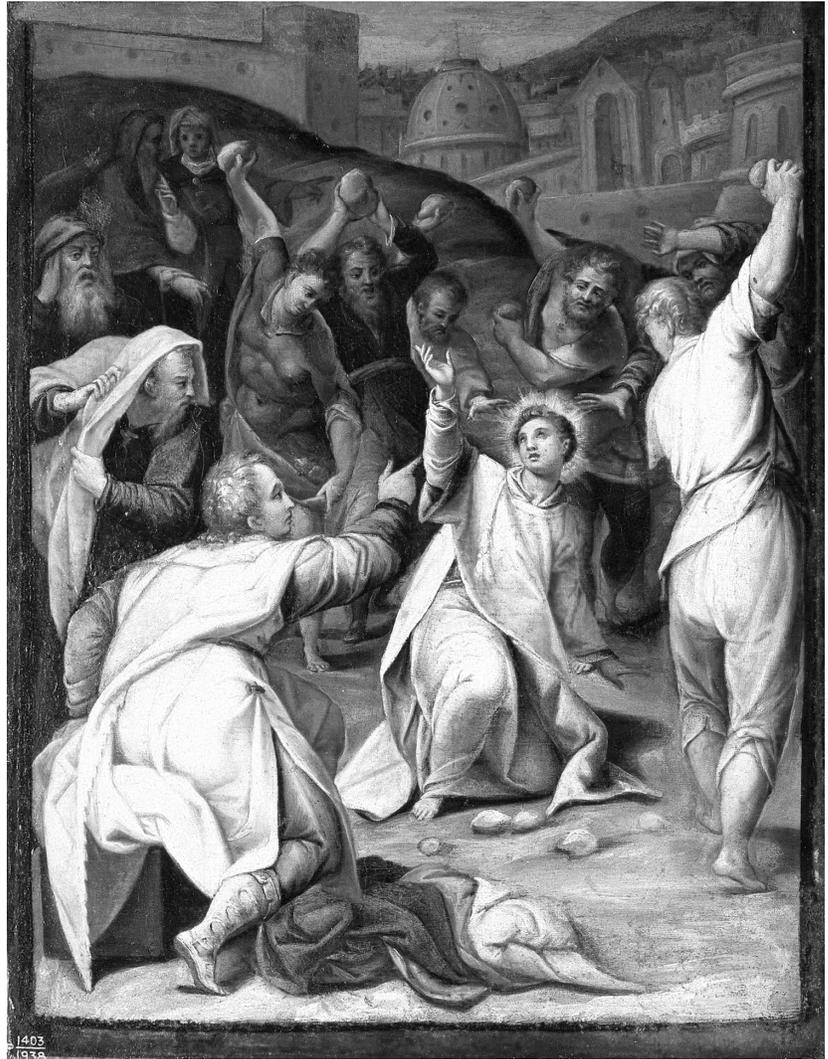
<sup>7</sup> Au numéro 3 du passage déjà cité.

<sup>8</sup> *Somme théologique*, 2a2æ, question 5, article 3.

martyre cette mise à mort.

13. Le témoignage des martyrs est normalement un motif de crédibilité et un signe, qui invite les âmes de bonne volonté à la conversion à la vraie foi dans l'unique vraie Église. Les propos tenus par le Pape François n'ont pas seulement pour effet de réduire à néant le dogme « Hors de l'Église, point de salut ». Ils retirent aussi toute sa valeur apologétique au martyre. L'œcuménisme représente ainsi la négation même de la note de sainteté de l'Église. Il nie non seulement la vraie sainteté, mais aussi sa valeur démonstrative et missionnaire. Il n'est donc pas l'expression de la charité du Christ.

*Étude de l'abbé Jean-Michel Gleize, professeur d'ecclésiologie au séminaire d'Ecône, parue dans la revue Courrier de Rome n°590, juillet-août 2016.*



# La vertu de force

---

## Action Familiale et Scolaire

---

« Le royaume des cieux exige la force, et ce sont les forts qui l'emportent. »

« *Regnum caelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* » (Matth., XI, 12)

Des quatre vertus cardinales, prudence, justice, force, tempérance, la force est peut-être la plus oubliée ; en effet, le mot « force » n'évoque plus guère aujourd'hui une vertu tendue vers le bien et désigne seulement un principe d'action, une manière d'exercer sa volonté de puissance.

C'est un fait que les notions associées à la vertu de force - les convictions, les valeurs et les biens pour lesquels on s'engage, la fidélité à ces engagements, les sacrifices qu'impose une telle fidélité - sont dépréciées de nos jours. Comment parler de convictions dans une société saturée de libéralisme et pour laquelle la vérité n'existe plus ? Comment

parler de fidélité quand l'une des principales fidélités, la fidélité conjugale, est ridiculisée et violée à grande échelle ? Comment parler de sacrifice dans un monde voué au bien-être ?

Traiter de la vertu de force oblige donc à prendre le contre-pied de certaines tendances modernes qui sont mauvaises. Il s'agit donc d'un sujet tout à fait actuel.

## Définition et caractéristiques de la vertu de force

On trouve une bonne étude sur la vertu de force : chez saint Thomas d'Aquin (Somme théologique, *Secunda secundae*, question 123) et chez Marcel De Corte (brochure « De la force »)



Les citations qui suivent sont tirées de ces deux documents.

## Une fermeté de l'âme dans le bien

« La force, considérée comme une certaine fermeté de l'âme, est une vertu générale, ou plutôt la condition générale de toute vertu ; mais considérée dans son action en nous quand nous sommes en présence d'un grand danger, elle est une vertu spéciale. »

C'est de cette vertu spéciale que nous parlons ici.

« La force résumant éminemment en elle une des conditions nécessaires à toute vertu, à savoir la fermeté dans le bien, c'est à juste titre qu'elle est rangée parmi les vertus cardinales. »

Une fermeté et dans les périls corporels et dans ceux qui menacent l'essence de l'homme

« (La vertu de force) ne consiste pas seulement aujourd'hui à tenir ferme dans les périls corporels, mais à maintenir l'essence de l'homme, et avant tout sa nature d'« animal politique » tant au plan naturel qu'au plan surnaturel, contre les dangers de plus en plus nombreux qui la menacent de mort, et à contre-attaquer les ennemis qui pullulent autour d'elle et tentent de l'asservir, de la transformer pour l'anéantir. »

## Utilité générale de la force

« La force a une utilité générale qui est de maintenir l'ordre de la justice tout entier. »

## Actes de la vertu de force

« La vertu de force porte sur la crainte et l'audace, elle fait disparaître l'une et donne un frein à l'autre. »

« La vertu de force « supporte et repousse les assauts et les périls extrêmes dans lesquels il est le plus difficile de rester ferme ». La force inclut la résistance à un monde extérieur ennemi ou à un autrui antagoniste qui attaque l'être humain en sa

réalité propre. »

« La vertu de force, se définissant en son essence par son degré supérieur, se trouvera ainsi dans l'acte de supporter le danger en chassant la crainte, plutôt que dans l'acte de ramener l'audace à sa juste mesure (...).

Du fait que l'acte principal de la force soit de résister, il ne faudrait pas conclure qu'il consiste uniquement dans la défensive (...).

La vertu de force implique secondairement, mais nécessairement, l'attaque. »

## Une seule vertu de force, se situant sur deux plans, naturel et surnaturel

« Saint Thomas n'isole même pas ici l'ordre surnaturel de l'ordre naturel. Le martyr est pour lui un acte de la vertu de force humaine, surélevé par la grâce. Il n'y a donc qu'une seule vertu de force, mais qui se situe, selon les deux finalités qu'elle soutient, sur deux plans verticalement distincts. Dans l'acte de force, il faut considérer deux choses : le bien dans lequel le fort demeure inébranlable, et que la force a pour fin, et la fermeté qui rend invincible à tout ce qui voudrait détacher de ce bien, et qui constitue l'essence même de la force. Or de même que la force qui est une vertu naturelle rend l'homme fidèle à la justice humaine et la lui fait défendre au péril de sa vie, la force, vertu surnaturelle, rend l'homme inébranlable dans « la justice de Dieu qui est par la foi de Jésus-Christ » (*Rom.*, III, 22). La foi, à laquelle on reste attaché, est donc la fin de l'acte du martyr ; la force est l'*habitus* qui produit cet acte. »

C'est donc la même vertu que pratique le soldat qui meurt pour sa patrie et le martyr qui meurt pour la foi.

## Deux aspects de la vertu de force : résister et attaquer

Reprenons, en le citant plus complètement, le passage de saint Thomas sur la crainte et l'audace.

« La vertu de force a pour fonction d'écartier l'obstacle qui empêche la volonté d'obéir à la raison. Or, reculer devant une difficulté, c'est le propre de la crainte qui fait battre en retraite devant un mal difficile à vaincre. La force a donc pour objet principal la crainte des difficultés, susceptible d'empêcher la volonté d'être fidèle à la raison. D'autre part, il faut non seulement soutenir fermement les chocs des difficultés en réprimant la crainte, mais aussi les attaquer avec modération (*moderate*), lorsqu'il faut en venir à bout pour assurer l'avenir, ce qui est évidemment la fonction de l'audace. La force a bien donc pour objet à la fois la crainte et l'audace, l'une pour la modérer, l'autre pour la réprimer. »

Marcel De Corte précise en quel sens doit être compris le mot 'modération' utilisé ici :

« Il ne faudrait pas se méprendre sur le sens qu'Aristote et saint Thomas attribuent à la modération, à la mesure. Modéré ne signifie nullement ici peu intense, assez faible (...). Mesuré ne signifie pas davantage compassé, lent. La modération n'implique pas non plus l'exclusion totale de la crainte (...). La force inclut une certaine peur dominée et par là rendue capable, chez celui qui la ressent et la surmonte, de ne point reculer devant ce qu'il y a d'ardu dans son objet, tout en lui maintenant sa grande difficulté. Elle inclut également une audace maîtrisée, qui ne fonce pas à l'aveugle dans le danger. La force n'est pas un milieu entre la crainte et l'audace ni un mélange plus ou moins dosé des deux, dans le même plan qu'elles. Elle se situe sur un plan supérieur où elle contrôle la réalité concrète de leur objet (...). La force est une vertu de l'âme. Elle informe la crainte et l'audace, comme la forme la matière. Elle en détermine donc la qualité et la quantité. Elle les apprécie, les évalue, en marque les limites. Étant leur règle, elle s'impose à elles. Dans une hiérarchie, elle occupe donc un degré, une place au-dessus d'elles. »

## Vertu de force et don de force

Comment situer le don de force, l'un des sept dons du Saint-Esprit, par rapport à la vertu de force ?

Il s'agit essentiellement d'une force surnaturelle qui soutient et développe la vertu de force que nous pouvons avoir naturellement.

Voici l'explication que donne Dom Guéranger :

« Le don de science nous a appris ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter pour être conformes au dessein de Jésus-Christ notre divin chef. Il faut maintenant que l'Esprit-Saint établisse en nous un principe duquel nous puissions emprunter l'énergie qui devra nous soutenir dans la voie qu'il vient de nous montrer (...).

L'Esprit-Saint apporte donc un élément nouveau, cette force surnaturelle qui lui est tellement propre que le Sauveur, instituant ses Sacrements, en a établi un qui a pour objet spécial de nous donner ce divin Esprit comme principe d'énergie. Il est hors de doute qu'ayant à lutter pendant cette vie contre le démon, le monde et nous-mêmes, il nous faut autre chose pour résister que la pusillanimité ou l'audace. Nous avons besoin d'un don qui modère en nous la peur, en même temps qu'il tempère la confiance que nous serions portés à mettre en nous-mêmes. L'homme ainsi modifié par le Saint-Esprit vaincra sûrement ; car la grâce suppléera en lui à la faiblesse de la nature, en même temps qu'elle en corrigera la fougue. »

## Corrélation entre justice et force

Le don de force est en correspondance avec la quatrième béatitude : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ».

« La justice dont il est ici question n'est pas l'exigence des biens périssables de ce monde qui hante l'homme moderne, mais l'action aimante de Dieu en vue du salut en Notre Seigneur Jésus-Christ que l'homme reçoit et qui le justifie. »

La corrélation entre la justice et la force, dit saint Thomas, consiste en ceci que la force a pour objet les difficultés et que c'en est une et immense, non seulement de faire les œuvres de vertu communément appelées œuvres de justice (*opera justitiae*) - axées sur le Bien commun surnaturel révélé - mais encore de le faire avec cet insatiable désir qu'on peut désigner par la faim et la soif de la justice. »



## Vertu de force et douleur - La douceur envers le mal

La vertu de force s'accorde nécessairement avec la deuxième béatitude : « Bienheureux les doux car ils posséderont la terre ». Elle s'opposera donc à la fausse douceur, la douceur envers le mal qui est une falsification de cette béatitude.

« S'il faut apprendre de Jésus-Christ qu'il est doux, il ne faut pas moins apprendre de Lui qu'Il est fort. Comme il y a une douceur nécessaire, il y a aussi une douceur interdite, et comme il y a une haine interdite, une colère interdite, une violence interdite, il y a aussi une haine, une colère, une violence ordonnées (...).

Qu'entre Dieu et nous un obstacle survienne ; que le péché, la chair, le monde, Satan, tout ce que Dieu déteste, vienne à la traverse de notre sanctification personnelle, ou s'attaque, pour l'entraver, à la sanctification de nos frères, que les ennemis de Dieu

et de son Christ travaillent contre l'Église, écrivent contre la foi, sèment l'erreur pour, après, moissonner l'impiété ; qu'ils corrompent l'enfance, séduisent la jeunesse, composent, pour les hommes faits, des philosophies complaisantes et spécieuses ; qu'ils égarent le pouvoir et aveuglent les peuples ; que Dieu soit méconnu, outragé, blasphémé, ses lois violées, ses temples désertés, sa doctrine calomniée ; qu'en somme, les âmes se perdent et se perdent en foule, et que là devant on reste insensible, inactif, sans colère, sans désir de combattre, sans effort pour arrêter le mal, sans le facile effort, au moins, du gémissement et de la prière : c'est une douceur absurde, une mansuétude impie, un désordre effroyable, un péché contre le Ciel et contre la terre, un péché d'autant plus grand qu'on était plus haut placé et, par là même, chargé davantage de tous ces sacrés intérêts.

Or, qui est pur, parmi nous, de cette douceur envers le mal ? »

Qui est pur, parmi nous, de cette douceur envers la forme particulière de mal qu'est le mal doctrinal, l'erreur et plus spécialement l'erreur religieuse ?

« Erreur qui est l'un des principes les plus féconds du mal, soit privé soit social, comme aussi l'une des causes les plus puissantes de la perte des âmes et des nations. »

D'où la nécessité, pour nous laïcs, de ne pas rester muets sur les erreurs qui menacent notre foi mais de les combattre ; et, parallèlement, de bien connaître, de professer et de défendre les vérités auxquelles s'opposent ces erreurs. Lesquelles en priorité ? Celles qui nous intéressent plus directement, par exemple : la Royauté sociale de Notre Seigneur et la doctrine sur les relations entre l'Église et l'État, la doctrine sur l'infailibilité de l'Église, la doctrine sur les fins du mariage, les grandes condamnations touchant l'ordre social et politique et portant sur la philosophie de la révolution, la laïcité, le libéralisme catholique, la franc-maçonnerie.

Autre forme de douceur envers le mal : l'absence de réaction contre l'immodestie des modes vestimentaires féminines, immodestie qui sévit partout. Il est très important que nos pèlerinages de chrétienté résistent autant que possible à ces tendances. Pourquoi faut-il qu'en milieu traditionnel,

beaucoup de femmes et jeunes filles paraissent presque aussi esclaves de la mode que les femmes d'autres milieux et contribuent par là même au succès de la consigne maçonnique : « Faites des cœurs vicieux et vous n'aurez plus de catholiques » ? En ce domaine, la vertu de force paraît absente ou bien timide chez ceux qui peuvent agir ou réagir.

### Exercice de la vertu de force - Quelques exemples

D'abord les saints. La vertu de force est manifeste chez tous, mais plus visible chez certains, comme les martyrs, ou sainte Véronique essuyant le visage du Christ, ou sainte Maria Goretti résistant à son agresseur...

Citons d'autres exemples, pris chez des clercs et des laïcs non canonisés :

- La grande majorité des évêques français, au début de la Révolution, restant fidèles à Rome en refusant la *Constitution civile du clergé* et obligés de s'exiler.
- Les innombrables prêtres, à la même époque, refusant, au péril de leur vie, l'un ou l'autre des serments révolutionnaires que le gouvernement leur imposait.
- À une époque plus récente, les prêtres restés fidèles à la messe traditionnelle et persécutés à ce titre (beaucoup en sont morts).
- Les femmes - comme Caroline Aigle - refusant l'avortement dit thérapeutique quelles que soient les conséquences pour leur propre santé et les pressions psychologiques exercées sur elle.
- Les jeunes filles qui gardent une tenue décente dans un milieu où elles sont une toute petite minorité à se comporter ainsi.

On pourrait multiplier les exemples : la vertu de force, fermeté d'âme dans le bien caractérise la vie catholique.

### Conclusion

Nous donnerons, en conclusion, deux appréciations sur la vertu de force, de Mgr Freppel et de Marcel De Corte :

« Parmi les vertus cardinales, il en est une qui a un caractère plus marqué de grandeur et de noblesse. C'est elle qui nous soutient dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, en nous rendant supérieurs à toutes les vicissitudes de ce monde. Les âmes s'élèvent ou s'abaissent avec elle, actives et généreuses, quand elle leur communique son impulsion, languissantes et inertes, du moment qu'elle vient à leur faire défaut. Tout ce qu'il y a d'énergie dans le monde moral découle de cette source première, le courage civil, la vertu militaire, le dévouement sacerdotal, la constance et la fermeté dans l'exercice de l'autorité souveraine. »

« La vertu de force - disparue du vocabulaire des hommes politiques et des gens d'Église - est aujourd'hui la vertu par excellence, sans laquelle le retour à la santé intellectuelle, esthétique, morale, sociale et religieuse de l'homme attaquée de toutes parts est rigoureusement impossible. »

— *Action Familiale et Scolaire*



---

# Justice immanente

---

R. P. Chirouse

---

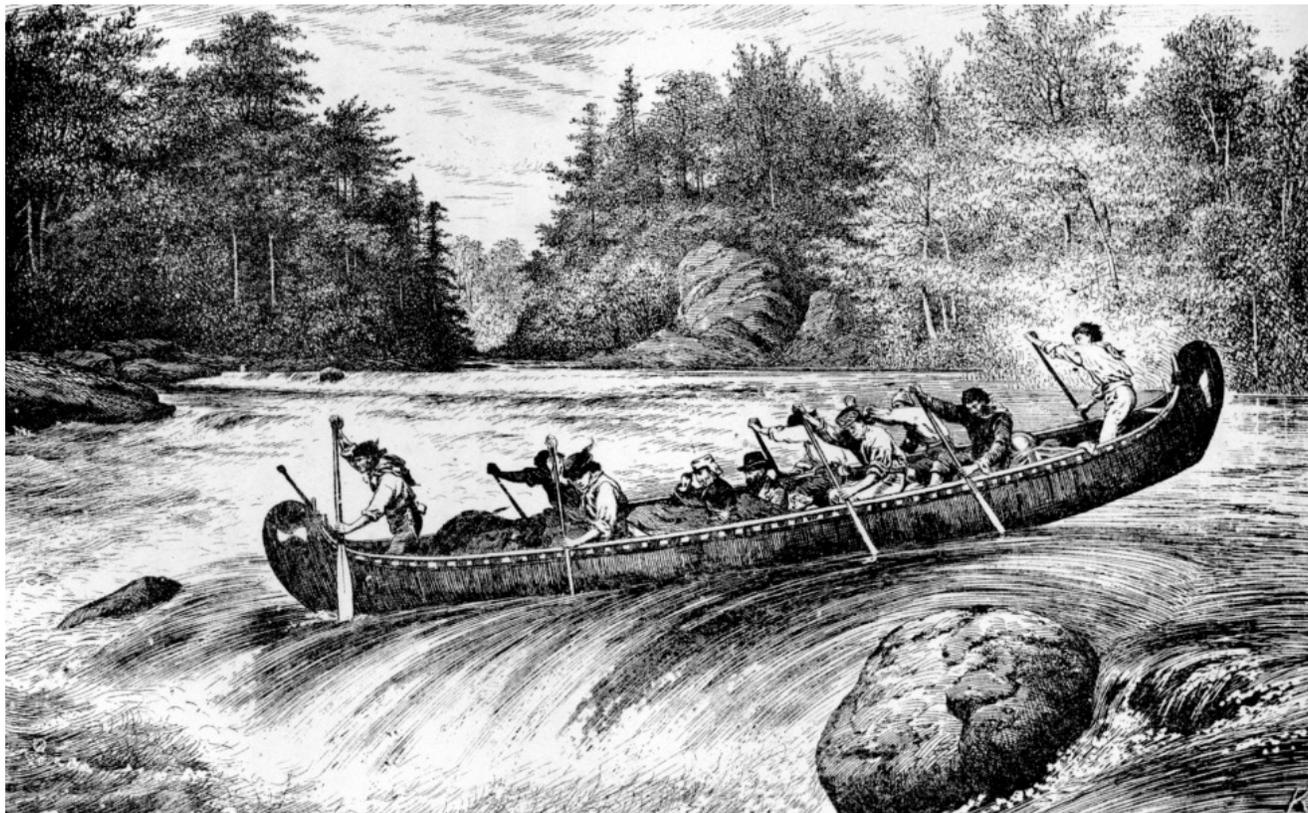
« La population blanche qui s'accroît tous les jours dans nos contrées augmente aussi nos peines et rend toujours plus difficile l'exercice de notre ministère auprès des Indiens. Ces Blancs, venus pour le négoce, sont pour nos chrétiens des pierres d'achoppement, des démons tentateurs, et quelquefois de vrais persécuteurs. Il n'est pas rare de voir des marchands de whisky, après avoir inutilement employé les flatteries, les présents et tous les moyens imaginables de séductions, s'irriter de la tempérance et des autres vertus de nos chrétiens, les accabler ensuite d'injures et de coups pour les forcer à s'enivrer afin de pouvoir plus aisément extorquer leur argent, leurs huiles ou leurs pelleteries ; et souvent faire les violences les plus brutales à leurs vertueuses épouses.

(...)

Mais Dieu qui veille sur nos pauvres enfants des bois prend plus d'une fois en main sa cause.

Le printemps dernier, trois de ces Blancs, cantiniers de profession, montés sur une

embarcation, désiraient traverser une large et périlleuse baie pour porter leurs liqueurs dans un camp d'infidèles, sur le rivage opposé ; ne connaissant guère la direction qu'ils avaient à prendre, ils engagèrent à monter sur leur canot, pour les guider, un jeune chrétien qui revenait de la pêche. *Victor* (tel était le nom du jeune Indien), connaissant leur coupable dessein et craignant d'offenser Dieu en coopérant à l'œuvre du démon, les pria de l'excuser et de le laisser continuer sa route. Nous te récompenserons largement, lui dirent-ils, viens. — *Ma mère m'attend à la cabane, repartit Victor, et je ne voudrais point, pour tout au monde, lui causer du chagrin par un trop long retard.* Ces Blancs, le voyant si fermement résolu à ne pas se rendre, se mirent à l'apostropher de grossières injures et des blasphèmes les plus affreux. *Victor* prit la fuite ; mais ils parvinrent à le saisir, et, le traînant brusquement sur leur embarcation, ils prirent le



large. *Tu viendras pour rien, puisque tu ne veux pas venir pour tout au monde* ; et, en parlant ainsi, ils frappaient cruellement de leurs rames sur la tête du pauvre Victor, qui, voyant même couler son propre sang sans se plaindre et sans avoir l'air d'être ému, se refusa constamment à leur indiquer leur route. Néanmoins on avançait toujours, sans que les cantiniers fussent trop où ils se dirigeaient ; le vent soufflait avec violence et semblait exciter les vagues à engloutir au plus tôt ces impies. La tempête sévissant de plus en plus, l'éclair fend la nue, le tonnerre gronde, et, au milieu de la grêle qui tombe avec un fracas terrible, la voile unique est emportée en lambeaux. Dès lors, à chaque instant, l'embarcation menaçait de chavirer. Nos cantiniers, perdant l'esprit et livrés à un désespoir affreux, laissent tout aller ; et voilà que le canot, poussé avec violence, va se briser contre un vieux cotonnier flottant accouru, ce semble, comme instrument de la vengeance divine. Bientôt la cantine et les

cantiniers ont disparu dans les flots ; et notre cher Victor, se confiant aux vagues, se voit heureusement conduit sur ce même cotonnier qui, devenu pour lui instrument du salut, semblable à un grand coursier blanc, l'a en un instant conduit au rivage comme au galop. Des Blancs et des Indiens étaient là réunis ; ils n'avaient pu être d'aucun secours aux naufragés, mais ils reçurent le bon Victor comme en triomphe. *J'aurais bien voulu sauver ces infortunés, me disait Victor lui-même lorsqu'il vint me raconter cet événement, mais ils ont disparu si rapidement dans les flots que je n'ai pu les voir ni s'enfoncer, ni reparaitre.* Cher enfant ! Il se serait vengé en chrétien, mais Dieu lui réservera sa récompense. »

— *Source* : Missions de l'Oregon, dans Missions de la congrégation des missionnaires oblats de Marie Immaculée, *Troisième année, Mars 1864, pp. 94-95.*



---

# Le martyre de Noël Chabanel

---

Anonyme

---

## Un vœu héroïque

Le 20 juin 1647, jour de la Fête-Dieu, un missionnaire écrivait et signait le vœu suivant : « Seigneur Jésus qui, par une disposition admirable de votre Providence paternelle, avez voulu faire de moi l'aide des saints apôtres de cette vigne des Hurons, bien que j'en sois absolument indigne, moi, Noël Chabanel, poussé par le désir de travailler au service de votre Esprit-Saint dans l'œuvre de la conversion à la foi des sauvages de ce pays, en présence du très saint Sacrement de votre précieux Corps et de votre Sang, tabernacle de Dieu avec les hommes, je fais vœu de stabilité perpétuelle dans cette mission des Hurons, entendant toutes choses suivant l'interprétation et la disposition de la Compagnie de Jésus et de ses supérieurs. Je vous en supplie donc, recevez-moi pour serviteur perpétuel de cette mission et rendez-moi digne d'un aussi sublime ministère. » Celui qui s'engageait ainsi par

vœu formel à demeurer jusqu'à sa mort — il avait trente-quatre ans à peine — dans la mission des Hurons était un religieux arrivé depuis quatre ans au Canada. Il s'appelait Noël Chabanel.

## Noviciat à Toulouse

Né en 1613 dans le Midi de la France, il était allé, à dix-sept ans, frapper à la porte du noviciat de la Compagnie de Jésus de la province de Toulouse. Après y avoir fait son temps de probation et ses premiers vœux de religion, il avait enseigné les lettres jusqu'à la rhétorique dans divers collèges. Dix ans s'écoulèrent ainsi, puis, la prêtrise reçue, sur sa demande il avait été désigné par ses supérieurs pour les missions de la Nouvelle-France d'où arrivait presque à chaque lettre le *messis multa, operarii vero pauci* de l'Évangile.

### Départ de La Rochelle pour Québec

C'est à cette destination qu'il s'était embarqué, le 8 mars 1643, de La Rochelle pour Québec, et il y avait pris terre le 18 août, après une dure et laborieuse traversée, en compagnie de trois autres missionnaires, les PP. de Lionne, Druillettes et Garreau. Il y vivait par conséquent depuis quatre ans, lorsqu'il se lia par le vœu que j'ai rapporté plus haut. Pourquoi ce vœu et quel était le motif qui le lui avait dicté ?

### Horreur inspirée au bienheureux Chabanel par la vie au milieu des peuplades indiennes

Pour étrange que cela puisse sembler au premier aspect, c'était une sorte d'horreur quasiment insurmontable, au point de vue naturel, pour la vie qu'il devait mener comme tous les missionnaires parmi les Indiens.

### Desseins miséricordieux de Notre-Seigneur sur les âmes héroïques

Le Dieu qui inspire aux grandes et fortes âmes d'héroïques desseins laisse parfois subsister, au fin fond d'elles, des répugnances atrocement vives qui les bouleversent et qui les font presque se cabrer devant la croix. En cela, il ne se contredit pas. Au contraire, il poursuit un but qui se ressent autant de sa sagesse infinie que de sa miséricorde sans bornes et de sa paternelle bonté. Car, en appelant ces âmes au sacrifice, il les appelle à une récompense de choix, et, en les laissant en butte aux violentes répugnances contre lesquelles elles se débattent, mais dont il sait bien qu'avec les grâces qu'il tient prêtes pour elles, sûrement elles triompheront, il leur ménage le moyen d'enrichir leur couronne et d'augmenter un jour leur gloire au ciel.

C'était justement ce qui était advenu pour le bienheureux Noël Chabanel. Poussé par la grâce, il avait fait voile de La Rochelle, l'âme débordante de zèle et le cœur surabondant de sainte allégresse à

la pensée de donner de nouveaux enfants à l'Église, et de nouveaux élus au ciel. Et après quelques mois de séjour en terre indienne, il s'était meurtri à tant de difficultés que la nature s'était révoltée en lui et que, frémissante, elle était prête, lui semblait-il au moins, à faire un bond en arrière et à se dérober sous lui. Tout, en effet, était un objet d'horreur pour Noël Chabanel parmi les sauvages : leur écœurante puanteur, la saleté repoussante, défiant toute imagination, de leur nauséabonde cuisine, la vermine dont on était dévoré en leur compagnie, leur sans-gêne éhonté et aussi déconcertant que leur friponne habitude du vol, passée en seconde nature chez eux.<sup>1</sup>

### Tentations par lesquelles le Bienheureux passa

À cela vint s'ajouter, chose étrange chez quelqu'un qui avait enseigné la rhétorique en France, et non sans un certain éclat, une extrême difficulté à s'approprier les divers dialectes de ces peuplades. Si bien qu'en 1647, après quatre ans d'efforts, Noël Chabanel pouvait à peine arriver à se faire entendre par ses néophytes, même pour les choses les plus usuelles. Chaque jour, ces difficultés, d'ordres si différents, renaissaient avec l'aurore, et chaque jour elles versaient dans le cœur de Chabanel la tristesse et l'ennui ; et chaque jour elles l'accablaient sous les dégoûts les plus amers. C'est alors qu'en tacticien néfaste, mais en tacticien consommé, le démon entra en scène. Jadis, Dieu lui avait permis d'attaquer Isaac Jogues, tandis qu'en esclavage chez les Iroquois le Bienheureux les suivait, durant les interminables mois de l'hiver, dans leurs rudes campagnes de chasse. Et, sans se lasser, l'inferral menteur répétait sous toutes les formes à Jogues, qu'il avait beau être fidèle dans le présent, qu'il se chargeait, lui, l'Archange déchu, de le faire tomber un jour dans le péché mortel et qu'en l'absence de tout prêtre pour l'absoudre, il finirait ainsi par lui faire partager avec lui, malgré toutes ses souffrances, le sort misérable des damnés. Dieu le permettant aussi, le Tentateur s'approcha de Noël Chabanel oppressé par le découragement et noyé dans le dégoût. Il grossissait démesurément les difficultés contre lesquelles le

<sup>1</sup> Voir plus haut, pp. 238 et 239. Le P. Jérôme Lalemant, un héros pourtant, disait, de cette vie crucifiante : « On aimerait mieux recevoir un coup de hache sur la tête que de mener, des années durant, la vie qu'il faut mener ici tous les jours, travaillant à la conversion des barbares. » Et le bienheureux de Brébeuf appelait les cabanes indiennes « une petite image de l'enfer » !



Bienheureux se heurtait. Il les lui dépeignait comme absolument insurmontables. Noël Chabanel ne l'expérimentait-il pas, du reste, depuis qu'il était arrivé au Canada ? Qu'avait-il pu faire depuis quatre ans ? À peu près rien. Et alors, changeant de langage, l'Ange des ténèbres se transformait en Ange de lumière : ne vaudrait-il pas mieux rentrer simplement en France, y reprendre sa tâche dans les collèges ou s'y livrer à l'apostolat auprès d'âmes qui le comprendraient et lui obéiraient, bref, y travailler sérieusement, efficacement à la plus grande gloire de Dieu ?

## Remède héroïque : le vœu de stabilité de 1647

Sous ces assauts aussi violents que répétés, le bienheureux Chabanel craignit humblement de finir par perdre pied et de chanceler. Et, pour y opposer

un rempart aussi solide que possible, avec la magnanimité des saints — humbles et magnanimes tout à la fois — il s'engagea par vœu à rester jusqu'à son dernier souffle au milieu des Hurons.

## Dieu vient en aide à son serviteur

En récompense de ce vœu, Dieu mit-il fin aux luttes intérieures qui torturaient l'âme de son serviteur ? Fit-il tomber ses répugnances et ses dégoûts ? Rien ne nous l'apprend d'une manière positive. Du moins lui donna-t-il l'énergie pour les surmonter et alluma-t-il dans son âme la soif du martyr plus ardente que jamais. Nous en avons pour garant la lettre suivante qu'il écrivit à son frère, le P. Pierre Chabanel, jésuite comme lui, quelques semaines après la mort des bienheureux de Brébeuf et Lalemant.

« Peu s'en est fallu, à en juger par les apparences, que Votre Révérence n'ait eu un frère martyr ; mais



hélas ! il faut devant Dieu une vertu d'une autre trempe que la mienne pour mériter cet honneur. Le R. P. Gabriel Lalemant, l'un des trois qui vient de souffrir pour Jésus-Christ, avait pris ma place au bourg Saint-Louis, un mois avant sa mort, et je fus envoyé, comme plus robuste, à une mission plus éloignée et plus laborieuse mais non si fertile en palmes que celle dont ma lâcheté m'avait rendu indigne devant Dieu. Ce sera quand il plaira à la divine Bonté, pourvu que de mon côté je tâche de devenir *martyrem in umbra, martyrium sine sanguine*, martyr dans l'ombre, sans le témoignage du sang. Les ravages des Iroquois dans ce pays feront peut-être le reste, grâce aux mérites de tant de saints avec lesquels j'ai la consolation de vivre si heureux parmi tant d'agitation et de dangers continuels pour la vie... »

### Plus que jamais il aspire au martyre

« Il ne me reste que le temps et la place nécessaires pour me recommander à vos prières et à celles des Pères de notre Province, comme une victime destinée peut-être au feu des Iroquois, *ut merear tot sanctorum patrocinio victoriam in tam forti certamine*, afin que j'obtienne par le mérite de tant d'âmes saintes la victoire dans ce rude combat. »

Le bienheureux Noël Chabanel avait travaillé dans plusieurs stations huronnes lorsque, en mai 1649, il fut envoyé au village Saint-Jean pour y servir d'aide au bienheureux Charles Garnier. On s'attendait à brève échéance à de nouvelles irruptions iroquoises et les bruits les plus sinistres couraient parmi les Hurons. C'était donc à la mort que vraisemblablement Noël Chabanel était envoyé. Il le savait et il s'y prépara. Après s'être confessé au P. Chastelain, à la résidence Sainte-Marie, il lui avait dit : « Mon Père, il faut que ce soit tout de bon cette fois-ci que je me donne à Dieu et que je lui appartienne. » Et ces paroles furent prononcées avec un tel accent que le P. Chastelain s'en trouva ému jusqu'aux larmes, croyant y entendre le dernier adieu d'une victime prochainement promise à la mort. C'était bien une sorte d'adieu en effet qu'elles étaient dans la pensée du P. Chabanel, car à un autre missionnaire le Bienheureux disait d'une façon plus claire : « Je ne sais ce qu'il y a en moi, ni ce que Dieu

veut faire de moi, mais je me sens tout changé en un point. Je suis timide et même un peu peureux par tempérament. Eh ! bien, aujourd'hui que je vais m'exposer à de très grands dangers et que j'ai un pressentiment que la mort n'est pas éloignée, je n'éprouve aucune crainte. Cette disposition ne vient pas de moi. »

Noël Chabanel avait bien raison ; cette disposition de son âme ne venait pas de lui, elle venait de Dieu qui fait les martyrs et qui leur donne, quand l'heure du sacrifice sanglant approche, le calme et la vaillance nécessaires pour affronter avec sérénité leurs bourreaux.

### Sourdes menaces qui pèsent sur le pays des Hurons

L'orage devenait de plus en plus menaçant ; en face des ravages qu'il pouvait semer sur cette malheureuse terre, le Supérieur de la mission ne crut pas sage d'exposer en même temps deux de ses ouvriers aux mêmes dangers. Laissant donc le bienheureux Garnier à Saint-Jean, il ordonna au P. Chabanel de s'éloigner de ce bourg pour quelque temps.

Le bienheureux Chabanel obéit : il quitta Saint-Jean le 5 décembre 1649 ; deux jours après, le 7, le village surpris par les Iroquois était mis par eux à feu et à sang. Quant au bienheureux Garnier, il était massacré au milieu de ses chrétiens dont il avait refusé de se séparer : le Pasteur était tombé à sa place, au milieu de son troupeau égorgé.

En se rendant de Saint-Jean à l'île de Saint-Joseph où il était envoyé, le P. Chabanel avait passé par Saint-Mathias. C'est là qu'il dit au P. Carreau et au P. Greslon qui desservaient cette mission : « Je vais où l'obéissance m'appelle, mais, ou bien je ne le pourrai pas ou bien j'obtiendrai du Supérieur qu'il me renvoie dans la mission qui était mon partage : il faut servir Dieu jusqu'à la mort. »

### L'adieu d'un timide et même d'un peureux

Le 7 décembre, le P. Chabanel et la poignée de Hurons qui l'accompagnaient — sept ou huit chrétiens — se remirent en marche. Après une rude journée à travers la neige, la petite troupe s'arrêta



Les chutes de Chicoutimi, en aval du lac Saint-Jean. Un long et rude portage pour les anciens missionnaires

pour prendre un peu de repos pendant la nuit. Accablés par la fatigue, les Indiens furent bientôt endormis, mais au lieu de céder à la lassitude comme eux, le Bienheureux se mit en prière. Il y était encore vers minuit, lorsque de grandes vociférations, entremêlées de hurlements sauvages, retentirent dans la forêt. Chabanel comprit tout de suite d'où elles venaient : la bande qui avait, le matin même, saccagé Saint-Jean retournait chez elle, en hurlant barbaquement aux oreilles de ses prisonniers la chanson de mort. Il n'y avait pas une minute à perdre. Aussitôt, le Bienheureux réveille ses compagnons. Épouvantés, ces pauvres gens se dispersent de tous côtés au plus épais de la forêt. Le P. Chabanel essaya bien de les suivre, mais son épuisement l'en empêcha. Il s'agenouilla alors, rapportèrent-ils plus tard, et il se borna à leur adresser ce dernier adieu très digne de sa grande âme dans son émouvante simplicité. « Peu importe que je meure ici ou ailleurs. Cette vie est bien peu de chose auprès du bonheur du Paradis que les Iroquois ne pourront pas me ravir. Quant à vous, mettez-vous au plus vite en sûreté, et partout où vous irez, rappelez-vous que vous êtes chrétiens. »

## Un Huron apostat l'abat d'un coup de hache en haine de la religion

De ce jour-là on ne le vit plus. Avait-il échappé à la mort, avait-il succombé au contraire ? Comment avait-il rendu le dernier soupir ? S'était-il égaré dans le dédale immense des forêts et y était-il mort de faim ? Le retrouverait-on un jour à genoux, les mains jointes, les yeux au ciel, les membres gelés, comme trois ans auparavant le P. Anne de Noüe, martyr de la charité fraternelle ?

On se perdait en conjectures, quand un Huron apostat déclara un jour qu'il avait rencontré Chabanel au bord d'une rivière et qu'il la lui avait fait passer par pitié. Pur et odieux mensonge que ce récit hypocrite, car c'est sous la hache de ce misérable que, « martyr dans l'ombre », comme il l'avait souhaité, le bienheureux Noël Chabanel était tombé. Son meurtrier s'en vanta du reste plus tard avec cynisme et il déclara qu'il avait agi ainsi pour venger tous les malheurs qui avaient assailli sa nation depuis que les Robes-Noires avaient apporté la foi chrétienne dans le pays. C'était donc bien la haine de la religion qui, par la main de cet apostat, avait donné à la mission huronne son dernier martyr.

# Avec le Christ dans les Prisons de Chine

Rose Hu

---



## Douleur

J'étais une bûche de second choix.  
Il y a très longtemps, mon propriétaire m'a coupée,  
sur un arbre vieux et grand.  
Puis il m'a laissée dans un panier avec d'autres  
morceaux de bois, petits et gros.  
J'attendais que mon tour vienne d'être mise dans  
la cheminée.  
J'attendis, jusqu'au jour où arriva un artiste.  
Dès qu'il me vit,  
Il me sortit du panier et me regarda, un temps,  
attentivement.  
Il se dit à lui-même : « C'est le matériau qui me  
convient,  
« J'aimerais y sculpter une statue d'un délicat  
Enfant-Jésus. »  
J'étais étonnée.  
Pouvais-je être sculptée et devenir une telle  
statue ?



J'étais une bûche si rugueuse et si grosse !  
Comment pouvait-il me sculpter en Enfant-Jésus ?  
L'artiste semblait connaître mes pensées.  
Il me dit : « Je dois te couper presque en entier,  
« Es-tu d'accord ? »  
Je réfléchis un petit instant  
Et hochai la tête.  
Il me prit tout de suite dans sa main.  
Ensuite, il fit ce qu'il avait dit.

Il me coupa par-ci, par-là, avec sa hache et son  
ciseau, sans hésiter.  
Son premier coup m'enleva environ un tiers de ma  
taille.

Oh ! C'était toute ma jeunesse, un tiers de ma vie.  
Ce fut vraiment douloureux, triste et effrayant.  
Le sculpteur se tourna à nouveau vers moi.  
« Tu ne pourrais pas être une statue avec  
seulement un coup. »

J'acquiesçai et pris ma décision.  
« S'il vous plaît, faites ce que vous voulez. »  
Il donna un autre coup. C'était ma santé  
déclinante.

Et un autre. Mon futur, qui n'était plus prospère.  
Enfin, une première ébauche de l'Enfant-Jésus  
apparut.

À la fin, petit coup après petit coup, saignement  
après saignement,

Mon artiste sourit et dit :

« Voici venu le dernier moment.

« Je te couperai avec mon ciseau, pour t'affiner et  
te polir. »

En coupant, il m'enleva mon respect humain,  
Puis ma bonne réputation.

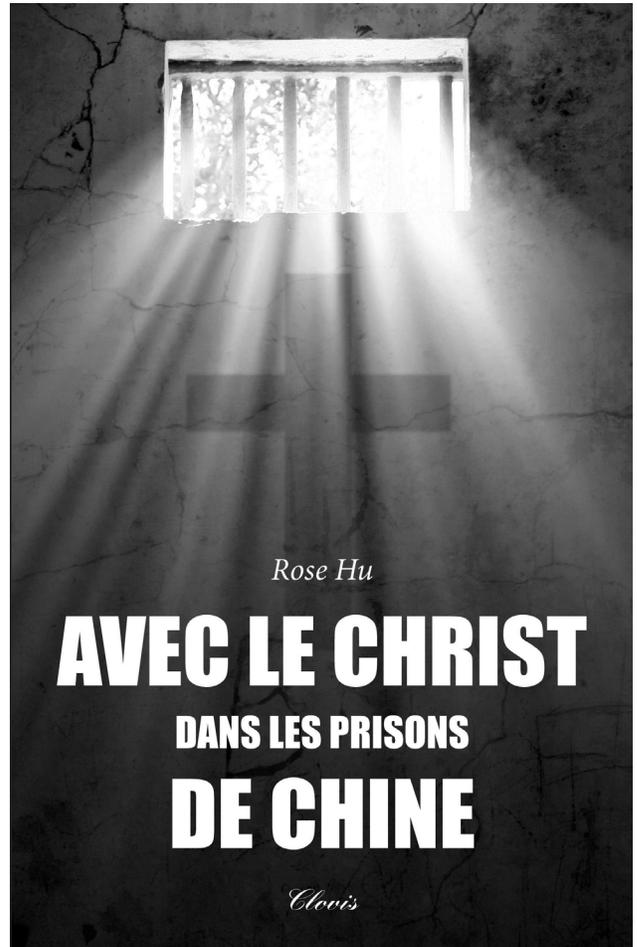
Je me retrouvai nue et face aux injures,  
Une épreuve bien plus douloureuse que les deux  
premiers coups.

Je me rappelle : j'aimerais imiter Notre-Seigneur.  
Je dois accepter chaque douleur qui perce mon  
cœur.

En réalité, dans ce monde,  
La douleur est tout autour de nous.  
Que vous soyez roi ou millionnaire,  
Vous ne pouvez y échapper.

C'est vraiment triste, des souffrances partout et  
en tous lieux,

Et, cependant, peu d'entre nous se rendent compte  
de leur valeur.



Tant de souffrance a été gaspillée pour rien.  
Je me rappelle : « Pas de gain sans douleur. »  
Un jour, Dieu prendra toutes nos souffrances.  
Finalement, la statue est achevée.  
Je reste étendue tranquillement dans le berceau.  
Quand notre Mère du Ciel regarde son Fils,  
Elle me regarde.  
C'est la Providence qui a changé la bûche.  
Qu'il soit béni pour toujours !

*Extraits de « Avec le Christ dans les Prisons de  
Chine » pp.71-72*

# Le rêve de Malumbé

---

Père Verreet

---

Le rêve de Malumbé était de pouvoir dire la messe un jour. En attendant d'aller au séminaire, il avait appris par cœur, en latin, toutes les prières de la messe, tant il les aimait et il servait la messe chaque jour avec bonheur.

Mais un jour, le petit servent de messe tomba malade. Le Père Verreet lui donna l'Extrême-Onction, ce Sacrement si précieux, qui efface les restes des péchés et permet d'aller plus vite au ciel. Puis ce fut la dernière communion, la dernière visite de Jésus à Malumbé. Malumbé récita lui-même le *Confiteor* et Jésus descendit avec amour dans l'âme de l'enfant qui avait tant aimé et si bien suivi son divin Sacrifice. Et ce fut l'action de grâces.

Tout à coup, écrit le Père Verreet, le sourire du petit Malumbé disparut et sa physionomie prit une expression très grave : « Tohanda (Commençons) », dit-il faiblement... Sur le point de quitter la terre pour entrer dans les joies du ciel, mon petit servent de messe à l'agonie éprouvait-il, en rêve au moins, le bonheur de se croire prêtre ?... Il fit un grand signe de croix et murmura distinctement, en latin, comme un prêtre au bas de l'autel : « *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen !* »

« *Introibo ad altare Dei.* » Aucun de nous ne bougea. Le malade attendit un moment sans ouvrir les yeux et sembla écouter. Puis il dit : « Allons ! Répondez donc ! » Alors pour ne pas lui faire de peine, la Sœur et moi, et les enfants derrière nous, nous répondîmes : « *Ad Deum qui laetificat juventutem meam !* » Les traits de Malumbé se détendirent et il continua : « *Judica me, Deus et discerne causam meam...* » Tout le psaume y passa, puis le *Confiteor*, le *Misereatur* et l'*Indulgentiam*... Tout fut récité sans arrêt, lentement et distinctement. Nous répondions.

« *Oremus* », dit le petit prêtre en ouvrant les bras. Puis, peu après : « *Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison....* De nouveau, un geste des bras : « *Gloria in excelsis Deo.* » Tout le Gloria fut récité par l'enfant sans une faute. « *Dominus vobiscum... Et cum spiritu tuo... Oremus !* » De nouveau, le geste des mains, puis : « *Deus qui nobis sub sacramento mirabili...* » Une longue pause pour l'Épître, le Graduel, l'Évangile. Puis soudain : « *Credo in unum Deum* », et la suite.

Vinrent ensuite les gestes de l'Offrande du pain et du vin sur une patène et un calice imaginaires. Il eut l'air de se laver les mains, puis il dit clairement : « *Orate, Fratres* ». Toutes les cérémonies de la



messe se suivaient. Il devait les avoir apprises tout seul en me regardant.

L'enfant paraissait devenir plus faible. La sueur de l'agonie décollait lentement de son front et de ses joues. Il continua : « *Per omnia saecula saeculorum. Amen. Dominus vobiscum. Sursum corda...* » et toute la préface suivit.

Après le *Sanctus*, le petit célébrant se tut quelque temps. Ses lèvres remuaient un peu. Bientôt il commença : « *Memento etiam famulorum famularumque tuarum !* », puis il continua dans sa langue maternelle : « Mon Jésus, je vous prie pour le Père Adrien, pour le Père Camille et le Père Joseph et le Père Adolphe, afin que vous les récompensiez du bien qu'ils nous font, et pour les Sœurs qui sont si charitables, et pour tous les enfants de l'école, et pour moi, afin que je puisse toujours être avec vous, et pour les païens... »

La religieuse, à côté de moi, sanglotait ; des larmes m'échappaient aussi. À l'Élévation, l'enfant put simplement ébaucher le geste, il n'avait plus la force d'étendre les bras, mais quelle expression de respect sur cette pauvre petite figure ! Puis il resta

immobile pendant plusieurs minutes, la respiration devenait rare. Nous entendions cependant murmurer, mais d'un ton à peine perceptible, le *Pater noster* dans sa langue maternelle, puis le « *Domine non sum dignus !* », avec, trois fois, un léger mouvement des doigts frappant la poitrine. Alors sa main glissa le long du corps et monta lentement, péniblement jusqu'à ses lèvres comme pour y déposer la sainte Hostie. Ensuite, le petit prêtre joignit les mains sur sa poitrine et ne bougea plus. Je voudrais pouvoir vous décrire l'expression heureuse et souriante que prit alors la figure de Malumbé. Nous restâmes longtemps immobiles, silencieux, attendant la fin de cette scène. Mais le visage ne changeait plus, le sourire semblait figé sur ses traits pour toujours. Je m'approchai. Mon petit servant de messe était mort. Sa prière inachevée se continuait au ciel. Son âme contemplant maintenant la Beauté éternelle.

Petit Malumbé, toi qui jouis maintenant de la Vision sans fin, apprends à tous nos servants de messe à aimer la Messe comme tu l'as aimée... et de cet amour de la Messe jailliront inévitablement d'innombrables vocations sacerdotales.

# Les Éditions Nova Francia



160 pages ; En vente dans les procureurs de vos chapelles au prix de 12\$

## Confessez-vous bien

Abbé Louis Quiaravino

Ce merveilleux petit livre de l'abbé Quiaravino nous donne un éclairage unique sur la beauté du sacrement de pénitence. Sous forme de questions que pose un disciple à son maître spirituel, il répond à maintes questions qui viennent à l'esprit des fidèles catholiques concernant la confession.

Beaucoup de petites histoires illustrent les propos de l'auteur.

*Confessez-vous bien !* est le livre à offrir à quiconque aimerait en savoir plus sur les richesses que le Seigneur nous a prodiguées en donnant à ses Apôtres le pouvoir de remettre les péchés en son nom.

Le sacrement de pénitence peut quelquefois inspirer une certaine crainte à qui ne le connaît pas bien. Et pourtant, Dieu sait s'il est nécessaire au salut !

Un petit livre à lire sans retard.

Les Éditions Nova Francia — 450-390-1323

1395 rue Notre-Dame, Saint-Césaire, J0L 1T0 — novafrancia@fsspx.ca

# Le sacrifice d'Isaac

---

Dom de Monléon

---

*Après que ces choses se furent passées, Dieu éprouva Abraham et lui dit : Abraham, Abraham. Et lui répondit : Me voici. Dieu lui dit : Prends ton fils unique, que tu chéris, Isaac, et va dans la terre de vision, et là tu l'offriras en holocauste, sur une des montagnes que je te montrerai. Abraham, s'étant donc levé de nuit, prépara son âne, amenant avec lui deux jeunes hommes et Isaac son fils ; et lorsqu'il eut coupé du bois pour un holocauste, il s'en alla vers le lieu que Dieu lui avait prescrit. Mais le troisième jour, les yeux levés, il vit le lieu de loin. Et il dit à ses serviteurs : Attendez ici avec l'âne, moi et mon fils nous hâtant d'aller jusque-là, après que nous aurons adoré, nous reviendrons à vous. Il prit aussi le bois de l'holocauste et le mit sur son fils Isaac, mais lui-même portait en ses mains le feu et le glaive. Comme ils s'avançaient tous deux ensemble, Isaac dit à son père : Mon père. Et celui-ci répondit : Que veux-tu, mon fils ? Voici, dit-il, le feu et le bois ;*

*où est la victime de l'holocauste ? Et Abraham répondit : Dieu, mon fils, se pourvoira lui-même de la victime de l'holocauste. Ils s'avançaient donc ensemble. Et ils arrivèrent au lieu que Dieu lui avait indiqué. Abraham y bâtit un autel, et déposa le bois dessus ; et, lorsqu'il eut lié Isaac son fils, il le mit sur l'autel, au-dessus du tas de bois. Alors il étendit la main, et il saisit le glaive pour immoler son fils. Et voilà que l'ange du Seigneur cria du ciel, disant : Abraham, Abraham. Lequel répondit : Me voici. Et l'ange dit : N'étends pas la main sur l'enfant, et ne lui fais rien ; je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi. Abraham leva les yeux et vit derrière lui un bélier embarrassé par les cornes dans un buisson ; le prenant, il l'offrit en holocauste à la place de son fils. Et il appela ce lieu du nom de : Le Seigneur voit. D'où l'on dit encore aujourd'hui : Sur la montagne le Seigneur verra. Mais l'ange du Seigneur appela Abraham*



*une seconde fois du ciel, disant : Par moi-même j'ai juré, dit le Seigneur : parce que tu as fait cela et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer ; ta postérité possédera les portes de ses ennemis. Et SERONT BÉNIES en ta postérité toutes les nations de la terre, parce que tu as obéi à ma voix. Et Abraham retourna vers ses serviteurs, et ils s'en allèrent ensemble à Bersabée, et il y habita. (Genèse, XXII, 1-19)*

## Commentaire moral et mystique

Le sacrifice d'Abraham est destiné d'abord à nous faire entrevoir quelle est la hauteur, *quelle est la largeur, quelle est la profondeur, quelle est la sublimité*<sup>1</sup> de l'amour de Dieu pour l'homme. En méditant le drame qui s'est déroulé dans le cœur du Patriarche, nous pouvons deviner quelque chose de la violence que Dieu s'est faite à lui-même, quel sacrifice il s'est imposé, en livrant à la plus terrible des morts, pour nous arracher, nous, à la perte éternelle, le Fils en qui il a mis toutes ses complaisances.

En même temps, il constitue l'un des traits d'héroïsme les plus sublimes de l'humanité, et, à ce titre, il peut être considéré comme une sorte de prélude à l'accomplissement du mystère de la Rédemption. Avant de donner son Fils au monde pour le racheter, Dieu a demandé au monde, en la personne d'un de ses plus nobles représentants, un acte de générosité qui pût, si l'on ose ainsi parler, être mis en parallèle avec celui qu'il allait faire lui-même. Il disposa les choses pour que le sacrifice de cet homme atteignît aux dernières limites de l'abnégation : il demanda à ce père, d'immoler, non pas seulement l'un de ses enfants, mais son fils préféré, le fils unique de la femme qu'il aimait ; celui qui portait sur sa tête toutes les bénédictions, et dont la naissance longtemps attendue avait été un miracle ; le fils dans lequel il retrouvait

toutes les qualités qu'il recherchait lui-même, la foi, la piété, la douceur, la docilité, la charité. En le sacrifiant, il sacrifiait toutes ses espérances d'avenir, toutes les promesses que Dieu lui avait faites, et la gloire irremplaçable dont Isaac eût été l'instrument : l'honneur d'être par lui l'ancêtre du Messie. Il fallait, en outre, qu'il l'offrît lui-même sur l'autel, que ce père si tendre égorgeât de sa propre main un enfant qui était l'innocence même, et toute sa joie, et toute sa raison de vivre.

<sup>1</sup> Ephés., III, 18.

Et c'est parce qu'Abraham répondit pleinement aux exigences de la justice divine que Dieu lui promit de bénir *en lui toutes les nations* et de faire naître un jour dans sa descendance Celui qui sauverait le monde.

Par cet acte, non héroïque, mais divin, écrit Bérulle, (Abraham) est constitué Père des enfants de Dieu, Père des croyants, Père et Patriarche du Fils unique de Dieu. Et il est établi au monde comme un autre Adam, en la place de celui qui ayant refusé, non un Isaac, mais une pomme à Dieu, s'était rendu indigne d'être chef du peuple de Dieu au monde, et, par sa faute, était tombé en cette condition misérable de donner la mort à ses enfants, avant de leur donner la vie, et d'être le propagateur du péché de la terre<sup>2</sup>.

Ce sacrifice fut en outre comme une première ébauche de celui qu'aurait à accomplir plus tard la Très Sainte Vierge Marie. C'est à elle surtout que devait être demandé un acte d'un héroïsme inégalable, pour faire écho à celui du Père, livrant son Fils à la mort, afin de sauver le monde. C'est à elle que le Saint-Esprit devait dire un jour, avec plus de vérité encore qu'à Abraham : *Prends ton Fils unique, Jésus, celui que tu aimes, et offre-le-moi en holocauste sur la montagne*. Ces mots, en effet, prennent une résonance singulière, si nous les transposons sur le clavier du cœur de Marie : Prends ton fils unique... Abraham avait déjà un autre enfant, Ismaël. Il pouvait lui en naître de nouveaux encore, qui prendraient dans la famille et dans l'affection de leur père la place du disparu. Tandis que Jésus était essentiellement l'*Unigenitus*, celui qui ne peut avoir de second.

*Ton Fils...* Aucun homme sur la terre n'est le fils de sa mère aussi totalement que Jésus est le Fils de Marie. Tous les autres en effet ont deux ascendants, leur père et leur mère : Isaac était le fils d'Abraham, mais aussi de Sara. Jésus, lui, ne descendait pas de Joseph : il était exclusivement le Fils de Marie...

*Celui que tu aimes...* Si grand que fût l'amour d'Abraham pour Isaac, et ajoutons : si saint qu'il fût, puisque le patriarche chérissait en cet enfant, plus que son propre fils, le don de Dieu, le fruit de la promesse, — cet amour ne pouvait se comparer à celui de la Très Sainte Vierge, qui réunissait sur l'Enfant-Jésus tous les sentiments de la plus pure des créatures pour son Dieu, et de la plus tendre des mères pour son Fils unique.

<sup>2</sup> *Vie de Jésus*, préambule, XVI.

Les mots que nous venons d'analyser nous aident à comprendre le drame qui déchira, à l'heure de la Passion, le cœur de Marie. Dieu lui demanda, non pas seulement d'accepter la mort de son Fils, mais de lui offrir elle-même cette victime sacrée, pour le salut du monde. Son *Fiat* ne fut pas seulement un acte de soumission passive à la volonté divine : ce fut un acquiescement actif. La Très Sainte Vierge *voulut* la mort de son propre Enfant, comme Dieu lui-même la voulait. Elle fit taire la révolte de la nature devant cette injustice sans nom, devant ce sacrilège épouvantable. Elle refoula tous ses sentiments de mère, pour adhérer pleinement, totalement, exclusivement à la Volonté de Dieu. Elle s'arma, comme Abraham, du glaive de la justice et du feu de l'amour, et elle offrit elle-même, comme de son propre mouvement, son Fils à Dieu, *sur la montagne du Calvaire*, pour sauver le genre humain.

Enfin, le sacrifice d'Isaac était le prototype de ceux que Dieu, au cours de l'histoire du monde, devait demander à tant de pères, à tant de mères, à tant de cœurs aimants ! Au temps des persécutions, combien ont vu leurs propres enfants mourir sous leurs yeux, et, bien loin de chercher à les arracher à leurs bourreaux, les ont exhortés, comme la mère des Macchabées, comme celle de saint Symphorien et celle de saint Méliton, à subir le dernier supplice, à endurer les pires souffrances, plutôt que de renier Jésus-Christ !

Et dans les temps moins troublés, chaque fois que Dieu appelle à son service un jeune homme ou une jeune fille ; chaque fois qu'il réclame, pour cet holocauste qu'est l'entrée en religion, un enfant sur lequel ses parents comptaient pour les assister dans leurs vieux jours, pour assurer la continuité de la famille, pour assumer après eux les œuvres auxquelles ils ont consacré leur vie, c'est le sacrifice d'Abraham qui se renouvelle. Puissent ces parents aussi imiter le Patriarche, en entrant pleinement dans les vues de Dieu, en lui offrant généreusement l'enfant qu'il a choisi, en le conduisant eux-mêmes, virilement, vers l'autel !

On peut dire encore, qu'à quiconque le cherche dans la sincérité de la foi, Dieu propose, un jour ou l'autre, le sacrifice d'Abraham, et demande de renoncer, par amour pour lui, à ce qu'il aime le plus au monde. Il l'a déclaré dans l'Évangile : *Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants et sa propre vie, il ne peut être mon disciple*<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> *Matth.*, XIX, 29.



Chaque fois que nous donnons à Dieu notre unique, nous donnons tout, nous donnons infiniment, et peu importe que cet unique ne soit qu'un pauvre objet créé, périssable, mortel. La vie de notre âme en ce monde, notre vie en ce monde sont notre unique, ou notre bonheur en cette vie est notre unique. Celui qui donne l'unique, que ce soit son âme, sa vie, son bien-aimé ou son bonheur, celui-là donne infiniment<sup>4</sup>.

Examinons maintenant le sens allégorique de ce drame. Ce sens est tellement évident, tellement incorporé à la tradition chrétienne,

qu'il n'est personne, même parmi les exégètes les plus rationalistes, les plus fermés aux sonorités spirituelles de l'Écriture, qui ose le contester. D'aucuns, comme par exemple Strauss, ont mieux aimé même en rejeter le caractère historique et n'y voir qu'une fiction exposant à l'avance la scène du Calvaire plutôt que d'en nier la valeur figurative.

La *tentation* d'Abraham peut s'entendre d'abord comme une tentation de Dieu le Père par le Saint-Esprit. C'est ce dernier qui, voulant porter au paroxysme l'amour de Dieu envers les hommes, suggéra au Père l'idée d'immoler son propre Fils pour leur rachat, si nous osons user de ces anthro-

<sup>4</sup> Raïssa Maritain, *Histoire d'Abraham*, p. 51.



pomorphismes pour pénétrer dans l'intimité divine<sup>5</sup>. Le Père acquiesça, et disposa tout depuis l'origine des temps, pour l'accomplissement de ce sacrifice.

Il prit d'abord *un âne*, à savoir le peuple juif, sur lequel il arrima le fardeau des observances légales, et qui les porta sans y rien comprendre, comme un animal inintelligent et rétif. Il prit aussi *deux serviteurs*, les prophètes et les prêtres du sacerdoce lévitique, qui furent *ses ministres* sous l'Ancien Testament. Avec eux il marcha *jusqu'à l'aube* du troisième jour de l'histoire du monde, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de l'Évangile : le premier jour étant le temps de la loi naturelle ; le deuxième, celui de la Loi de Moïse. Alors se dressa à l'horizon le mont Moriah, c'est-à-dire le Calvaire. Quand *il fut en vue*, c'est-à-dire quand sonna l'heure de la Passion, *Dieu laissa là l'âne et les deux serviteurs* ; car le rôle du peuple juif était fini, ainsi que celui des prophètes et du sacerdoce lévitique. Ce ne furent pas les prêtres juifs qui consommèrent le sacrifice du Golgotha ; ils en restèrent même très loin, au moins spirituellement, en ce sens qu'ils n'y comprirent absolument rien. Et aucun prophète ne se dressa sur le Calvaire pour reprendre le rôle de saint Jean-Baptiste, pour montrer aux hommes le Messie expirant. Pourtant, c'était le moment ou jamais de dire : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde » !

*Le feu et le glaive* que porte Abraham représentent le premier la fureur des Juifs, l'autre la justice officielle détenue par Pilate. Ce furent là les deux instruments dont Dieu se servit pour immoler son Fils ; la cause principale de la mort du Christ fut la fureur des juifs, comparée par le Psalmiste au *feu qui crépite dans les épines* (les épines étant, en l'occurrence, le caractère irascible de cette nation)<sup>6</sup>. Mais le déchaînement de leur haine ne put arriver à ses fins qu'avec le concours de la puissance romaine, qui, en la personne de Pilate, ordonna l'exécution. Ce feu et ce glaive, *Dieu les tenait dans ses mains*, parce que c'est lui qui en dirigea les effets selon les desseins de son Amour. Et c'est parce qu'il voyait son Père derrière Pilate et derrière les Juifs, que le Christ accepta la mort sans mot dire ; c'est pour cela aussi que les légions des anges ne vinrent pas à son secours.

Les liens avec lesquels Abraham attachait Isaac au bûcher étaient la figure de ceux qui devaient fixer le Sauveur sur sa croix. Ce ne sont pas les clous

qui le tiendront rivé au bois de son supplice et qui l'empêcheront d'en descendre malgré les provocations des Juifs : *Si tu es le Fils de Dieu*, raillaient ces forcenés, *descends de la croix*<sup>7</sup>... Il ne pouvait pas ; il était maintenu par ses liens qui étaient *plus forts que la mort, plus durs que l'enfer*<sup>8</sup> : c'étaient ceux de son amour, et rien ne pouvait les briser !

Sur le mont Moriah, il y eut un sacrifice réel, puisque le bélier fut mis à mort. Et cependant Isaac en revint sain et sauf, sans avoir reçu aucune atteinte ; de même sur le Calvaire, il y eut *réellement* une victime immolée : la Très Sainte Humanité du Sauveur. Et cependant, le Verbe de Dieu, le Fils unique du Père, portant en lui toute la semence des chrétiens à venir, en sortit absolument indemne.

Chaque jour dans l'Église, devant chaque autel, le même mystère se renouvelle. Chaque jour, le prêtre prend la place de Dieu le Père et d'Abraham. Il s'arme du *feu* de la dévotion, dans le recueillement de la prière, et du *glaive* de la parole : car ce n'est pas avec ses mains, c'est avec sa voix qu'il immole la divine Victime. Au moment où il prononce les paroles de la Consécration : *Ceci est mon Corps, ceci est mon sang*, il fait couler mystiquement dans le calice le Sang du Christ, comme celui du bélier jaillit sous le couteau d'Abraham. La messe n'est pas seulement un mémorial du sacrifice du Calvaire : elle est elle-même un réel et véritable sacrifice, comme l'enseigne le concile de Trente ; comme l'a rappelé le pape Pie XII dans l'Encyclique *Mediator Dei et hominum*, contre tous ceux qui voudraient la réduire au simple renouvellement figuratif de la Cène et au rite d'une communion. Il y a vraiment effusion mystique du sang ; la chair du Christ est frappée à nouveau du coup de la mort, comme le bélier le fut par Abraham. Et cependant, le Christ ne meurt pas ; il demeure toujours égal à lui-même, plein de vie, de force et de jeunesse, comme Isaac.

Mais ceci n'a lieu que sur le mont Moriah, qui signifie : *terre de vision*. Ce sacrifice n'est visible que pour ceux qui savent dépasser les apparences sensibles, qui savent *voir* au-delà de ce que discernent les yeux de leur corps ; pour ceux qui croient que, sous les espèces du pain et du vin, les mains du prêtre tiennent vraiment la chair et le sang du Fils de Dieu, et qui, se prosternant devant l'hostie, disent de tout leur cœur, avec saint Thomas d'Aquin :

*Adoro te devote, latens Deitas  
Quae sub his figuris vere latitas.*

<sup>5</sup> *Glos.*, c. 267

<sup>6</sup> *Ps.* CXVII, 12 : « Et exarserunt sicut ignis in spinis. »

<sup>7</sup> *Matth.*, XXVII, 35 : « Si Filius Dei es, descende de cruce. »

<sup>8</sup> *Cant.*, VIII, 6.

## Toutes les deux heures, un chrétien est éliminé

Selon la mise à jour 2019 de l'*Index mondial de persécution des chrétiens*, réalisée par l'association d'inspiration protestante *Portes ouvertes*, les chrétiens - toutes confessions confondues - sont de plus en plus nombreux à être persécutés dans le monde. Cette persécution se déroule la plupart du temps dans des pays où la population est majoritairement musulmane.

4305 chrétiens ont été tués pour leur foi en 2018 selon l'ONG *Portes ouvertes*, ce qui représente un chrétien tué toutes les deux heures pour sa croyance, soit une augmentation de 14% par rapport aux statistiques de l'année 2017.

D'après *Portes ouvertes*, plus de 245 millions de chrétiens sont fortement persécutés. La Corée du Nord occupe la première place de ce triste palmarès : « Entre 50 000 et 70 000 chrétiens y endurent travaux forcés et torture à cause de leur foi dans des camps de détention », rapporte l'organisation.

Un autre enseignement avancé par l'étude est que parmi les dix pays les plus persécuteurs de chrétiens,



huit sont des États islamiques.

Enfin, on prendra garde de ne pas perdre de vue que l'Église considère comme d'authentiques martyrs ceux qui meurent et répandent leur sang au nom de la foi divine et catholique.

— Source : *FSSPX.Actualités*

## Asia Bibi sort de son silence

Asia Bibi vit au Canada depuis sa libération, dans un endroit tenu secret, par crainte de représailles de la part de fondamentalistes musulmans. Cette femme catholique, qui a passé des années dans le couloir de la mort après une accusation de « blasphème contre l'islam », s'est confiée le 31 août 2019 sur ses conditions de détention.

Dans son tout premier entretien avec un journal, elle a confié au *Sunday Telegraph* quel était son désarroi après sa condamnation à mort : « Parfois, je perdais courage et me demandais si je sortirais de prison ou non. Que se passerait-il ensuite, si je restais ici toute ma vie ? », a-t-elle expliqué.

Mais pas question pour elle de montrer sa tristesse à ses proches : « Lorsque mes filles me rendaient visite en prison, je n'ai jamais pleuré



devant elles. Mais après leur départ, je pleurais seule, pleine de douleur et de chagrin ».

Asia Bibi parle de sa peine d'avoir été contrainte de quitter sa patrie, confiant son désir de quitter le continent américain afin de s'installer dans un pays d'Europe.

Selon le département d'Etat américain, il existerait au moins 77 autres personnes détenues au Pakistan en vertu de lois sur le blasphème. L'inculpation peut théoriquement entraîner la peine de mort, mais cette peine n'a pas besoin d'être appliquée par un représentant de l'Etat, car les procès se terminent souvent par un lynchage collectif.

L'un des diplomates européens qui a contribué à négocier le départ d'Asia Bibi du Pakistan, le Slovaque Jan Figel, a évoqué dans les colonnes du *Sunday Telegraph* « une femme admirablement courageuse, une mère aimante qui avait refusé d'abandonner sa foi chrétienne en échange d'une liberté immédiate », comme elle aurait pu le faire en apostasiant. Mais la foi l'a emporté.

— Source : *FSSPX.Actualités*



---

Abbé Scott, *Angelus Magazine*, Janvier 2005

---

## Est-il permis d'aller se confesser pendant la messe dominicale ?

La coutume a toujours été d'entendre les confessions pendant la Messe chaque fois que cela est possible, de préférence pendant les messes de semaine, mais aussi pendant les messes du dimanche. Cela donne à certains fidèles l'occasion d'aller se confesser, en particulier à ceux qui, autrement, ne pourraient pas facilement le faire. Une confession rapide pendant la messe dominicale n'interrompt pas l'assistance à la messe, car c'est une prière, comme la messe, et ne concerne pas une partie notable de la messe.

Cependant, si une personne passait une partie importante de la messe dominicale dans le confessionnal, par exemple, en recevant des conseils spirituels et des directives du prêtre, alors elle n'aurait pas rempli son obligation dominicale et devrait rester pour la prochaine messe. Une personne n'a pas le droit

de se placer dans cette situation, et elle ne doit pas se confesser après l'Offertoire ou avant la Communion quand elle prévoit que la confession peut prendre beaucoup de temps.

En outre, il y a aussi la question du respect. En général, le confesseur qui entend des confessions pendant la messe s'arrêtera pendant le sermon pour que les pénitents puissent aussi recevoir l'instruction, et il s'arrêtera aussi pendant la consécration de la messe, par respect pour ce grand miracle. Ces moments doivent être évités quand on va se confesser pendant une messe.





## Est-il permis d'aller se confesser pendant la messe dominicale ?

La coutume a toujours été d'entendre les confessions pendant la Messe chaque fois que cela est possible, de préférence pendant les messes de semaine, mais aussi pendant les messes du dimanche. Cela donne à certains fidèles l'occasion d'aller se confesser, en particulier à ceux qui, autrement, ne pourraient pas facilement le faire. Une confession rapide pendant la messe dominicale n'interrompt pas

l'assistance à la messe, car c'est une prière, comme la messe, et ne concerne pas une partie notable de la messe.

Cependant, si une personne passait une partie importante de la messe dominicale dans le confessionnal, par exemple, en recevant des conseils spirituels et des directives du prêtre, alors elle n'aurait pas rempli son obligation dominicale et devrait rester pour la prochaine messe. Une personne n'a pas le droit de se placer dans cette situation, et elle ne doit pas se confesser après l'Offertoire ou avant la Communion

## Retraites au Canada 2019

### Au Centre Saint-Joseph :

1395 Rue Notre-Dame, Saint-Césaire, QC, J0L 1T0  
Veuillez contacter Monsieur l'abbé Pfluger à l'adresse courriel suivante : [retreats.canada@gmail.com](mailto:retreats.canada@gmail.com)

### Hommes :

- Retraite pour hommes en français du 16 au 21 décembre 2019

Cinq jours pour gagner l'éternité !

Inscrivez-vous, nous vous attendons.

Un formulaire d'inscription est disponible sur le site [fsspx.ca](http://fsspx.ca)

## Croisade Eucharistique

### Octobre :

La dévotion à la Très Sainte Vierge

### Novembre :

Les âmes du purgatoire et les mourants

### Décembre :

La conversion des pécheurs



### Responsable de la Croisade Eucharistique :

École Sainte-Famille, 10425 Boulevard Guillaume-Couture,  
Lévis, QC, G6V 9R6 Tél. : 418-837-3028

Internet: <https://hostia.fsspx.org>

# Liste des chapelles du Québec

## **Centre Saint-Joseph Maison du district du Canada**

1395 Rue Notre-Dame  
Saint-Césaire, QC, J0L 1T0  
T : +1 450 390 1323  
Messes :           Dimanche : 8h00  
                  Semaine : 7h15 sauf lundi et jeudi 18h30

## **Chapelle Saint-Joseph**

166 Rue Dante  
Montréal, QC, H2S 1J9  
T : +1 514 270 1324 ou +1 450 390 1323  
Messes :           Dimanche : 10h00  
                  Vendredi : 18h00  
                  Samedi : 10h00

## **Église Sainte Jeanne d'Arc**

1000 Galt Ouest  
Sherbrooke, QC, J1H 1Z8  
T : +1 450 390 1323  
Messes :           Dimanche : 11h00  
                  Vendredi : 18h30  
                  1er samedi du mois : 7h30

## **Notre-Dame-des-Bois "Le Prieuré"**

55, Rang 8 Ouest  
Notre-Dame-des-Bois, QC, J0B 2E0  
T : +1 450 390 1323  
Messes :           Dimanche : 7h30  
                  Samedi : 18h00

## **Résidences du Précieux-Sang**

5615 Rue Saint-Louis  
Lévis, QC, G6V 4G2  
T : +1 418 837 3715  
Messes :           Dimanche : 9h00  
                  Semaine : 7h00

## **All Saints Hall**

317 Chapel Street  
Ottawa, K1N 7Z2  
T : +1 450 390 1323  
Messes :           Dimanche : 10h00

## **École Sainte-Famille**

10425 Boulevard Guillaume-Couture  
Lévis, QC, G6V 9R6  
T : +1 418 837 3028  
Messes :           Dimanche : 7h30 et 10h00  
                  Semaine : 7h00  
                  Samedi : 7h45

## **Chapelle Saint-Pie X**

905 Gilles Grondin  
Shawinigan-Sud, QC, G9N 6T5  
T : +1 418 837 3028  
Messes :           Dimanche : 10h00  
                  1er vendredi du mois : 17h00  
                  1er samedi du mois : 7h15

## **Chapelle Marie-Reine**

301, 41<sup>ème</sup> Rue  
Beauceville, QC, G5X 2K9  
T : +1 418 837 3028  
Messes :           Un dimanche par mois à 17h00

## Abonnement à la revue Le Carillon

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_ Province : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_

Téléphone : \_\_\_\_\_ Courriel : \_\_\_\_\_

25 \$ POUR UN AN — Payable en espèces ou par chèque à l'ordre des « Éditions Nova Francia »  
Veuillez envoyer le bordereau d'abonnement à l'adresse suivante :

**Centre Saint-Joseph, 1395 Rue Notre-Dame, Saint-Césaire, QC, J0L 1T0**